

Petit Brin de Coq

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Il y avait une fois, en Espagne, une poule huppée qui avait couvé une douzaine de beaux œufs blancs. Il en sortit de très jolis petits poulets, un, deux, trois, jusqu'à onze, tous jaunes, gras et dodus. Mais quand la dernière petite coquille fut brisée, on vit en sortir un demi-poulet. Il n'avait qu'un œil, qu'une aile, qu'une patte ! C'était Juste une moitié de poulet ! La pauvre mère poule en fut bien embarrassée. Elle ne savait qu'en faire, et le protégea de son mieux ; mais, dès qu'il put courir un peu, il sut très bien se tirer d'affaire, et comme il était toujours prêt à batailler, les autres l'appelèrent petit Brin de Coq, et le nom lui en resta. Il ne voulait obéir à personne et, quand on l'appelait, il se sauvait en sautant sur sa seule patte : hop et top, hop et top.

Un jour, Petit Brin de Coq dit à sa mère :

— Mère, je vais à Madrid, pour voir le roi. Adieu !

La pauvre mère poule fit tout ce qu'elle put pour l'en dissuader, mais Petit Brin de Coq se moqua d'elle.

— Je veux voir le roi, dit-il. Cette vie est trop tranquille pour moi.

Et il s'en alla sautant sur son unique patte : hop et top, hop et top, à travers champs.

Quand il fut un peu loin, il vit un ruisseau qui ne pouvait plus couler, parce qu'il était obstrué par des branches et des feuilles sèches.

— Petit Brin de Coq, murmura l'Eau, je suis si étouffée sous ces branches que je ne peux plus bouger : je vais me corrompre. Ne pourrais-tu les pousser avec ton bec ?

— Cette Idée ! dit Brin de Coq. Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous. Je vais à Madrid pour voir le roi.

Et, sans écouter le ruisseau plus longtemps, il continua son chemin, hop et top, hop et top.

Un peu plus loin, il rencontra un feu qui était presque étouffé par du bois humide.

— Oh ! Petit Brin de Coq, dit le Feu ; tu arrives juste à temps pour me sauver. Je suis presque mort, faute d'air. Évente-moi un peu avec ton aile, je te prie.

— Cette idée ! répondit Brin de Coq. Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous. Je vais à Madrid, pour voir le roi.

Et il s'en alla en riant : hop et top, hop et top, le long du sentier !

Quand il eut fait hop et top, hop et top, un bon bout de chemin, si bien qu'il n'était pas loin de Madrid, il arriva près d'un buisson, où le vent était arrêté. Il gémissait et soufflait.

— Petit Brin de Coq, dit le vent, tu arrives juste à temps pour me sauver. Si tu veux écarter ce buisson, je pourrai reprendre ma respiration. Aide-moi vite, je te prie !

— Cette idée ! répondit Brin de Coq ; je n'ai pas le temps de m'occuper de vous ! Je vais à Madrid, pour voir le roi. Et il repartit, hop et top, hop et top, laissant le vent se tirer d'affaire comme il pourrait.

Après un peu de temps, il arriva à Madrid, et marcha droit au palais du roi. Hop et top, hop et top, Petit Brin de Coq passa fièrement devant la sentinelle et traversa la cour. Mais, comme il était sous la fenêtre de la cuisine, le cuisinier le vit.

— Voilà exactement ce qu'il me faut pour le dîner du roi. J'avais justement besoin d'un poulet ! Il attrapa Brin de Coq par le bout de son aile et le jeta dans une marmite d'eau qui chauffait sur le feu.

L'eau couvrit les plumes du malheureux poulet, elle lui entra dans l'œil, dans le cou... C'était terrible !... Brin de Coq se mit à crier :

— Eau, ne monte pas si haut ! Reste en bas, tu vas me noyer !

Mais l'Eau répondit :

— Petit Brin de Coq, Petit Brin de Coq, quand j'étais dans la peine, tu n'as pas voulu m'aider !... et elle monta plus haut que jamais.

Mais le feu brûlait et l'eau devint chaude, et commença de bouillir, et Petit Brin de Coq de crier :

— Ne me brûle pas ! ô Feu, je vais mourir, éteins-toi !

Mais le Feu répondit :

— Petit Brin de Coq, Petit Brin de Coq, quand j'étais dans la peine, tu n'as pas voulu m'aider ! et il pétilla plus fort que jamais.

Juste comme Petit Brin de Coq allait suffoquer, le cuisinier ôta le couvercle de la marmite pour surveiller son dîner.

Ma parole, fit-il, ce poulet est presque brûlé, il n'est plus bon à rien ! et il le prit par la patte et le lança par la fenêtre.

Dans l'air, il fut rattrapé par la brise et il monta plus haut que les arbres. Le Vent le faisait tourbillonner, si bien qu'il crut sa dernière heure venue, et qu'il se mit à crier :

— Vent ! Vent ! ne souffle pas ainsi ! Laisse-moi descendre !

Mais le Vent répondit :

— Petit Brin de Coq, Petit Brin de Coq, quand j'étais dans la peine, tu n'as pas voulu m'aider !

Et le Vent gonfla ses joues et envoya le pauvre Brin de Coq jusqu'en haut du clocher. Il le planta sur la pointe et l'y laissa.

Et c'est là que vous pouvez le voir encore, avec un œil, une patte, une aile seulement.

Il ne fait plus hop et top, mais il tourne lentement du côté où le vent souffle, pour écouter ce qu'il dit.

Sauf erreur, une version de ce conte se trouve dans les Contes d'un buveur de bière, de CHARLES DEULIN.